

# « Défendre l'effort, c'est partir en guerre contre la passion de l'égalité bien française »



PAR  
Marie-Laetitia  
Bonavita

Olivier Babeau lance un cri d'alarme contre la « dictature de la facilité » qui est en train de transformer profondément la société occidentale et qui pourrait à terme produire une rupture civilisationnelle majeure.

L'effort, la méritocratie ou encore le savoir-vivre ont laissé la place à la paresse, l'égalitarisme, le chacun pour soi. Tel est le constat sévère que dresse Olivier Babeau de notre vieux monde, et particulièrement de la France. Alors que le nouveau gouvernement se penche sur les moyens de redresser notre pays, fortement endetté et rétrogradé dans les classements internationaux, le professeur d'université et président-fondateur du think-tank Institut Sapiens appelle à un sursaut de la « niaque ». Il publie *L'Ère de la femme. Comment nous et nos enfants avons perdu le sens de l'effort* (Buchet-Chastel).

LE FIGARO. - Votre livre, intitulé *L'Ère de la femme*, aurait pu également se nommer « Le Nouveau Cycle des Trente Paresseuses ». Un constat sévère pour les vieux pays d'Occident ?



Olivier Babeau, professeur d'université et président-fondateur du think-tank Institut Sapiens. XOSE BOUZASHANS/LUCAS

OLIVIER BABEAU. - Oui, je le crois hélas fondé. Je sais bien que cela fait deux mille ans qu'on déplore que la jeunesse n'ait plus les qualités d'antan. Je n'ai pas de goût pour le déclinisme. Mais ce que j'essaie de montrer dans mon livre, c'est qu'il y a des raisons objectives de parler d'un nouveau cycle caractérisé par la préférence pour la paresse dans les vieux pays développés dont nous faisons partie. Nous vivons une crise sans précédent de notre rapport à l'effort.

Qu'est-ce que l'effort ? C'est la mise à distance du plaisir immédiat pour mieux investir dans des satisfactions plus élevées et durables.

C'est la réponse à la tension entre l'actuel et l'idéal. C'est ce que ton moi de demain aurait voulu que ton moi d'aujourd'hui fasse. C'est la colonne vertébrale de la vie.

Quelles sont les raisons du déclin de l'effort ?

L'existence implique trois grands défis : survivre, appartenir à la société et se réaliser. Ils étaient autrefois obtenus au prix d'efforts prodigieux. Survivre était difficile. La société imposait une place précise qu'il fallait occuper. La réalisation passait par l'imitation de modèles exigeants, comme le héros ou le saint. Tout cela a changé. La survie n'est plus

un problème grâce à notre système de solidarité. Les droits-libertés (« droits de ») ont fait place aux droits-créances (« droits à »). On n'estime plus devoir quelque chose à la société, mais au contraire que la société doit s'adapter à nous. La perte d'influence des grands récits du devoir, religion et patrie, a fait disparaître la morale du sacrifice. L'idée de souffrance rédemptrice et expiatrice n'a plus de prise. On lui a substitué une morale hédoniste : une existence vaut par la somme des plaisirs éprouvés.

Les Français aiment vilipender les « riches ». Le capitalisme a-t-il failli ? Sûrement pas. Nous lui devons l'incroyable confort dont nous jouissons. Nous devrions prendre conscience de la nécessité d'encourager ceux qui réussissent au lieu de s'abandonner à la passion triste de l'envie. François Bayrou a raison de parler de la poule aux œufs d'or qu'il faut se garder de tuer : c'est bien des impôts sur les entreprises qui réussissent et les plus fortunés que vient une part conséquente des recettes qui permettent de financer le système de redistribution le plus généreux du monde. Mais cela ne signifie pas que le système soit parfait. Le confort, qui étymologiquement devrait nous affermir, a aussi un effet émollient. Le sens de l'effort est sapé par la prospérité qui nous fait tenir tant de conquêtes de la vie moderne pour acquises.

Les Français demeurent très attachés à l'État-providence et à un système de retraite où l'âge légal de départ est le plus précoce d'Europe. Dès lors, comment rétablir les finances publiques ? C'est tout le paradoxe d'un pays qui refuse l'idée toute simple qu'il n'y a pas assez de travail pour financer le système de protection sociale. On pense à cette définition de l'État par Frédéric Bastiat : « La grande fiction par laquelle chacune s'efforce de vivre aux dépens de tous les autres. » Nous avons longtemps mis la poussière sous le tapis grâce à la dette, mais l'exercice a atteint ses limites. Le récent rapport de la Cour des comptes réalisé à la demande du premier ministre a confirmé la trajectoire préoccupante du déséquilibre au cours des prochaines années. Et cela, même en tenant compte de la réforme de 2023 qui porte l'âge légal de départ à la retraite à 64 ans.

À vous lire, la révolution de l'intelligence artificielle accélérera le déclin de l'effort...

Les foudroyants progrès technologiques que nous vivons sont à bien des égards enthousiasmants. Mais ils ont une face obscure. L'histoire de l'humanité est indissociable des technologies. Leur but essentiel est de nous épargner les efforts, de démultiplier nos capacités : la flèche de l'arc dispense de poursuivre la proie, le feu rend les aliments plus digestes, l'animal de trait facilite le labour, etc. L'intelligence artificielle, conjuguée à l'arrivée prochaine des robots humanoïdes, n'est ainsi que l'aboutissement d'un projet bien plus ancien de l'être humain. Mais la nouveauté décisive est son incroyable efficacité à se substituer à nos efforts.

Jamais dans son histoire Homo sapiens n'aura eu à sa portée des outils capables de remplacer si radicalement ses capacités physiques et intellectuelles. L'algorithmique nous permet de nous épargner jusqu'aux tâches de réflexion, de synthèse et de rédaction. Or notre cerveau, structuré pour le monde exigeant des chasseurs-cueilleurs, est une machine à éviter toutes les dépenses énergétiques possibles. Nous devons craindre un affaiblissement général de la volonté. Il a déjà commencé, à mon sens.

Reste donc, comme seule solution, l'instauration d'un revenu universel ? J'y étais très opposé. Je ne le suis plus et pense même qu'à terme une forme de redistribution inconditionnelle des fruits d'une économie en grande partie automatisée sera indispensable. Mais je note que les dernières grandes expériences de revenu universel ne donnent pas des résultats très réjouissants. Il améliore les conditions de vie matérielle, mais il n'est globalement pas utilisé pour se former et il n'a pas d'effet sur la satisfaction dans la vie. Pour le dire autrement, le fait de priver du ressort de la nécessité de se bouger semble une source de baisse d'énergie vitale plutôt que d'épanouissement. Ce qui n'est guère étonnant.

« On n'estime plus devoir quelque chose à la société, mais au contraire que la société doit s'adapter à nous. La perte d'influence des grands récits du devoir, religion et patrie, a fait disparaître la morale du sacrifice »

Le problème, dites-vous, n'est pas tant le fait de travailler moins que notre usage du temps libéré. L'oisiveté peut-elle rimer avec le sens de l'effort ? L'oisiveté est redoutable car elle a deux visages. Par un étonnant retournement des valeurs, elle est désormais vue positivement, là où, comme l'on sait, on voyait autrefois « la mère de tous les vices ». Mais il y a une confusion sur sa signification. L'oisiveté qu'il faut combattre est celle de la tyrannie des plaisirs immédiats, de l'abandon de sa volonté à ses instincts, du désinvestissement non pas rempli par l'étude, l'introspection, la culture de soi, mais le défillement vide des fils des réseaux sociaux. Les défenseurs de la paresse défendent en réalité plutôt l'« otium » latin, le loisir studieux. Or ce dernier n'a rien à voir avec le relâchement, le laisser-aller et l'abandon à l'indolence des plaisirs acquises. Il exige une énorme discipline et des efforts soutenus. On peut penser au sport ou à la pratique d'un instrument de musique. Ralentir, apprendre, faire retour sur soi, faire silence : tout cela demande une discipline, de la pratique, de l'énergie canalisée. L'oisiveté est formidable si elle est pratiquée dans l'effort. Elle est un effondrement si elle croit pouvoir s'en dispenser.

En regrettant la perte du « goût de l'effort », ne craignez-vous pas de passer pour un « réac » ? Je n'ai cure des étiquettes. J'essaie de décrire un phénomène qui est à mon sens réellement à l'œuvre dans nos sociétés. Annoncer des mauvaises nouvelles ne m'excite pas particulièrement. La sédentarité croissante, la baisse des capacités physiques et intellectuelles, l'effondrement de la lecture, la moindre sociabilité, la difficulté à s'engager, la progression d'un mal-être existentiel des jeunes sont des réalités corroborées par cent études et statistiques. Mais en effet ce point de vue n'est pas facile à défendre. Défendre l'effort, c'est partir en guerre contre la passion de l'égalité bien française. Dire que l'effort importe car il fait la différence, c'est reconnaître une légitimité aux hiérarchies et une forme de responsabilité à ceux qui réussissent moins. Ce genre de message est clairement scandaleux en France. Le récit sociologique dominant reste celui du déterminisme systémique des existences dans lequel la réussite est la conséquence d'inégalités de dotations et d'oppressions structurelles. Dire que la « niaque » a un effet, c'est responsabiliser les individus vis-à-vis de leur destin. ■

## S'OFFRIR DE GRANDS DESTINS



PLUS D'IMAGES, PLUS D'HISTOIRES

Gala

3,50 € - TOUS LES JEUDIS CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX